

la Lettre

NATURE HUMAINE
Un autre regard sur l'écologie.

L'écologie,
le temps
et l'urgence

Numéro 07

La Lettre

NATURE HUMAINE

Édito

La nature est tyrannique. Après avoir pris tout son temps pour nous offrir ce qu'elle nous offre aujourd'hui en pétrole, biodiversité, végétation et beauté en tous genres, la voilà qui nous impose sa propre disparition à une vitesse décidément exagérée, incontrôlable, d'une brutalité insupportable.

Nous avons pris l'habitude de brûler en quelques secondes dans nos moteurs hyper puissants le fruit de 3,8 milliards d'années d'évolution, d'utiliser pour assurer l'hygiène de nos arrières trains délicats le papier issu d'arbres plusieurs fois centenaires, et nous voilà forcés à l'urgence d'arrêter le TGV de la crise écologique lancé à fond de train.

Alors oui, c'est urgent. De stopper les dégradations, de changer nos comportements, nos modes de production. Mais l'urgence écologique est surtout une source de stress supplémentaire dans une société d'ores et déjà hyper stressée. Mettant chacun devant la notion de limite, celle des ressources, celle des capacités planétaires à résorber, celle de l'humain à agir, elle est profondément déstabilisante, culpabilisante : de ce fait, l'urgence est majoritairement frein à l'action. Et si elle incite certains à agir, elle crée une tension forte et incite donc plu tôt à la ré-action, souvent inadéquate, au sur-investissement et à l'épuisement.

Résultat : nous ne sommes jamais vraiment dans l'action, nous la devançons, nous sommes courbés vers un future in-maîtrisable (l'a-t-il jamais été ?) en espérant « sauver » le peu de ce qu'il reste à sauver, plutôt que de construire dès à présent une vie en adéquation avec les capacités planétaires et avec nos espérances, que curieusement nous n'imaginons que futures.

Comment agir face à l'urgence ? S'agit-il d'agir plus vite ou d'agir différemment ? En réalité, l'urgence écologique nous ramène à notre perception du temps. Car c'est lui qui conditionne notre capacité à gérer l'urgence et à prendre en compte la complexité des différentes temporalités qui se rencontrent et s'affrontent dans le cadre de la crise écologique.

Cette lettre a pour objet d'explorer notre vécu du temps, de voir en quoi elle est une des causes majeures de la crise écologique, et donc une solution majeure qui seule peut permettre de traiter la question de l'urgence, non plus comme une source de stress profond mais comme une source très différente de motivation et d'action.

L'association Nature Humaine

Nature Humaine est une association à but non lucratif dont l'objectif est d'agir et d'aider à agir pour la nature et l'Homme, en explorant les facteurs humains et les représentations du monde qui freinent ou au contraire facilitent le changement. Nature Humaine est un creuset où les sciences humaines peuvent se rencontrer autour de l'écologie pour faire émerger une réflexion originale sur notre relation à la nature et à notre propre nature.

La Lettre est sa première action.

www.nature-humaine.fr

La Lettre Nature Humaine

La Lettre a pour objet d'explorer cet espace qui échappe à la raison et au sein duquel se trouve la source principale de nos dysfonctionnements écologiques : notre vision de la vie, nos émotions, nos désirs et espoirs, nos personnalités construites sur nos héritages familiaux et culturels... Les transformations sociales et culturelles auxquelles la crise nous invite ne peuvent se faire sans nous ni en dehors de nous, parce que nous faisons partie du système à transformer. Et parce qu' « il est impossible de résoudre les problèmes avec le même cerveau que celui qui les a causés » (Albert Einstein). La Lettre n'a pas comme but de répondre à tout, mais d'ouvrir l'esprit et la curiosité. Chaque Lettre fera l'objet d'un dossier complémentaire sur le site de Nature Humaine.

La Lettre

Sommaire

NATURE HUMAINE



Actualité de Nature Humaine

Nature Humaine réalise en 2010, avec le soutien de la Région Rhône-Alpes, une enquête auprès des associations de protection de l'environnement de la Région, afin de connaître leurs pratiques concernant la prise en compte des facteurs humains (sociologiques, culturels et psychologiques) comme causes profondes de la crise écologique et comme freins et moteurs au changement des comportements et au passage à l'action.

Nature Humaine souhaite ainsi identifier leurs compétences, leurs difficultés et leurs besoins afin de les aider à mieux intégrer ces notions dans leurs actions de terrain et leurs campagnes de sensibilisation.

En savoir plus :

www.nature-humaine.fr/enqueterhone-alpes.

4

RUBRIQUE COMPRENDRE

Le vécu du temps, cause et solution de la crise écologique.

4

Épisode 1 - Notre vécu du temps, cause majeure de la crise écologique ?

11

Épisode 2 - Les solutions : construire un temps plus objectif

18

RUBRIQUE PAROLE D'EXPERT

Aspects pratiques du changement de sa perception temporelle

21

RUBRIQUE AUTOUR DU MONDE

Un autre regard sur le temps - perception des Indiens Kogis

23

RUBRIQUE TERRAIN

Agir pour l'environnement - mieux gérer son temps et concilier ses priorités.

25

LES CONTRIBUTEURS DE LA LETTRE

Le vécu du temps, cause et solution de la crise écologique.

La crise écologique intervient comme un point d'arrêt, une rupture dans le flux temporel habituel des sociétés modernes : alors que l'histoire humaine s'inscrit dans la continuité, la durée, la croissance, le développement et le progrès dans le sens de l'amélioration continue du bien-être humain, la crise écologique vient rompre le processus en imposant les idées de limites et de finitude des ressources et capacités planétaires, de la lenteur de la nature à résorber les impacts des activités humaines et donc à permettre un développement ad vitam aeternam.

Temps très long (et non appréhendable par l'homme) de création des conditions mêmes de notre vie sur Terre, qui disparaissent en fumée en un temps record.
Temps biologiques longs de résorption des actes passés et présents des hommes. Temps futurs peu reluisants qui foncent vers nous (ou peut-être est-ce nous qui fonçons vers eux ?). Temps présents hystériques de tentatives éparses et peu satisfaisantes de préservation de ce qu'il reste du passé pour que les temps à venir restent vivables. Temps courts des mandats des décideurs. Temps courts de la vie d'un homme qui ne connaîtra pas toutes les conséquences de ses actes. Temps moyens nécessaires aux changements profonds des mentalités, des sociétés, des comportements ...
Les incompatibilités entre le temps écologique, de la nature, et notre vision et vécu occidental moderne du temps n'ont jamais été aussi fortes.
Or, ces incompatibilités peuvent être identifiées comme un facteur majeur de la crise écologique.

Episode I - Notre vécu du temps, cause majeure de la crise écologique ?

Du temps de la nature ...

Temps physique et temps subjectif

Comment définir le temps ? De nombreux philosophes s'y sont cassés les dents. En réalité, notre perception du temps compte beaucoup plus que sa définition théorique.

« On distingue en général deux types de temps », explique la sociologue et psychologue Nicole Aubert. « D'abord le temps physique, celui des horloges, fondé sur un système de mesure externe, opère des découpages en heures, minutes, secondes à l'intérieur du temps de la nature. Ce temps physique est celui que nous appelons chronos : c'est lui qui rythme notre emploi du temps ».

« Ensuite, le temps subjectif, psychologique, celui de la conscience, celui qu'on éprouve à l'intérieur de soi et ne prend un sens que par le biais de l'interprétation des individus. Ce temps-là ne s'écoule pas uniformément et nous connaissons tous ces sensations de variabilité du temps psychologique lorsque nous nous exclamons : « ça a passé très vite ! » ou, au contraire, « ça m'a paru interminable ! ». Là encore, ce sont les individus -et non le temps- qui accélèrent toujours davantage, se contractent et se compriment toujours plus pour répondre aux exigences d'une économie et d'une société qui tournent à vitesse toujours plus grande, exigent des performances toujours plus poussées et des actions toujours plus immédiates ».

Le temps, un vécu tant individuel que social

« On pense moins spontanément à la dimension sociale, politique du temps, car l'accent est généralement mis sur la philosophie du temps, son ontologie, et moins sur sa signification en tant qu'élément inscrit dans une société, et donc conditionné par les structures sociales », constate le chercheur universitaire Philippe Blanchard. « Or, s'il existe un temps collectif, cela signifie que ce temps dépend de la façon dont une société fonctionne, et son vécu ne sera donc pas le même d'une société à l'autre (Voir la typologie des temps du sociologue français Georges Gurwitsch - La vocation actuelle de la sociologie, t. II). Les temps de l'écologie, de la nature, n'échappent pas à un vécu collectif, et sont donc inscrits dans les structures sociales ».



Le temps de l'écologie

Mais qu'est-ce que ce « temps de la nature » ? « Il s'agit du temps des écosystèmes, de la croissance d'une plante, de la reproduction humaine et animale, du cycle de l'eau, de l'azote, des cycles agricoles, des cycles de production des ressources naturelles... et du bien vivre ensemble », explique Philippe Blanchard. « Cela inclut en effet le temps réel ou rêvé comme tel - de l'harmonie de l'homme avec la nature, et de l'homme avec lui-même ». On dit que le temps de la nature est cyclique parce qu'il intègre « une dimension cyclique qui permet de prédire le « retour » de certains événements naturels », explique le biologiste Gauthier Chapelle. « Par exemple, le jour et la nuit, les saisons, la trajectoire de rotation des planètes, reviennent de manière cyclique, mais les organismes vivants ne « reviennent pas en arrière » pour autant ! On pourrait parler du temps de la nature comme d'un temps s'écoulant en spirale, comme la spirale d'un ressort ».

Un temps relatif

« En tant qu'humain, on ne peut appréhender le temps des autres organismes vivants que par l'observation des événements principaux de leur vie », poursuit Gauthier Chapelle, « à savoir cette périodicité des moments où chacun d'entre eux se nourrit, se reproduit, se déplace (dans le cas des animaux), chasse... et meurt. Nous observons ainsi pour chacun des organismes vivants un rapport au temps particulier, qui diffère de celui des autres. Ainsi, à nos yeux, les bactéries vivent et se reproduisent « plus vite » que les baleines, qui elles-mêmes vivent « plus vite » que les séquoias. En même temps, tous ces différents temps ou rythmes biologiques ne sont pas des univers séparés puisqu'ils cohabitent et sont tous imbriqués dans un même espace-temps. Ils sont donc compatibles entre eux, puisqu'en émerge la stabilité dynamique de nos écosystèmes ».



« Par ailleurs, le temps biologique n'est pas absolu : ainsi selon les saisons, ou pour la plupart des organismes selon les températures, le temps ne va pas s'écouler de la même manière. Lorsqu'il fait plus chaud et plus humide, une même action va être accélérée, une plante va croître plus rapidement, etc. A l'opposé, en-dessous d'une certaine température, des plantes ou des insectes peuvent rentrer en dormance, soit un rythme de vie extrêmement ralenti. Le temps peut même parfois être « suspendu », comme pour ces œufs de petits crustacés vivant dans des flaques temporaires qui attendront le retour de l'eau parfois 200 ans pour redémarrer un cycle de vie... extrêmement rapide ! »

L'émancipation

L'homme s'est peu à peu émancipé des rythmes naturels du monde dans lequel il vit, et dans le même temps de ses propres rythmes. « Prenons par exemple, les rythmes nyctéméraux, c'est à dire l'alternance du jour et de la nuit, qui font partie du temps de la nature puisque l'alternance jour/nuit a une influence sur tout l'environnement naturel, des rythmes des animaux (dont les humains) à la croissance des plantes. Nous avons vécu sur ce rythme pendant des centaines de milliers d'années, et nous avons décidé de nous en affranchir avec l'électricité. Nous pouvons donc produire 24h / 24, vivre et travailler la nuit. Or biologiquement nous sommes diurnes. Il existe par conséquent de nombreuses pathologies liées à cet affranchissement du rythme jour/nuit ».

« Les sociétés occidentales s'estiment autorisées à réorganiser leur rapport au temps depuis que s'est mise en place une organisation sociale fondée sur le dualisme nature/culture », constate les chercheurs universitaires Bruno Villalaba et Luc Semal : « l'homme se vivant en dehors de la nature, il peut développer sur elle un fort interventionnisme et s'émanciper par la technique de sa contrainte matérielle, développant un fort sentiment de puissance. Bien sûr, ce n'est qu'un sentiment, car la dépendance à la nature reste totale : l'air, l'eau, les énergies, etc ».

« Nous sommes la seule espèce qui ait décidé - sans avoir subi aucune modification environnementale la poussant à le faire - qu'elle pouvait s'affranchir de ses rythmes naturels », rappelle Philippe Blanchard. « Je ne sais si c'est bien ou mal. Mais l'espèce humaine se définit comme créatrice, et passe son temps à s'affranchir pour décider de ce qu'elle veut être, alors que l'animal se contente d'être ce qu'il est. C'est formidable, mais nous pouvons aussi nous y perdre : l'arrachement culturel de la nature, certes faisable, est une prise de risque. Or nous passons peu de temps à réfléchir collectivement à ce qu'on y perd et ce qu'on y gagne vraiment ».

... Au vécu du temps de l'homme moderne

Construction d'un temps linéaire et rationnel

Cet affranchissement a mené peu à peu à une construction et à un vécu subjectif du temps très personnel à l'homme moderne occidental. « Avec la révolution industrielle et scientifique et le processus de rationalisation de l'organisation de notre société », explique Philippe Blanchard, « une perception du temps est devenue prégnante, plus contraignante, avec une prétention à l'universel : le temps de la rationalité, linéaire (avant, pendant, après), standardisé, sur le modèle des mathématiques, dont les instruments modernes de contrôle (et quasi de survie partout dans le monde) sont aujourd'hui le calendrier, la montre, l'agenda. Le passage à l'ère du charbon puis à celle des hydrocarbures a marqué une deuxième rupture. L'homme consomme désormais en quelques décennies des réserves de temps emmagasinées sous forme de ressources énergétiques en plusieurs millions d'années ».

« Ce temps moderne favorise un temps court et intensifié, aux dépens de la construction de l'individu et du groupe social sur un plus long terme », conclut Philippe Blanchard. « Il impose les schèmes de la rationalité et de la causalité : l'activité mentale elle-même se déploie alors de manière linéaire, contrairement à la pluralité des cheminements de l'esprit dans les sociétés primitives » (voir article de Eric Julien en page 21).

Le temps moderne, la quantification et le dérèglement

« A l'origine de ce rapport au temps, il y a la question et l'obsession de la quantification », explique le philosophe Patrick Viveret. « Ce que le sociologue américain Pitirim Sorokin nomme la quantophrénie ou « l'illusion qui consiste à croire que la réalité peut être comprise et maîtrisée à condition de pouvoir la mesurer ». Cette quantification se fonde simultanément sur les deux mesures obsédantes de la modernité occidentale, le temps et l'argent : il faut d'autant plus mesurer le temps, pour le compresser, le modeler, qu'il faut faire de l'argent. Pourtant les échanges monétaires liés au temps du travail ne représentent en moyenne que 11 % du temps d'une vie (c'est la fraction des 700 000 heures de vie que constitue une vie moyenne de 76 ans qui correspond à la définition économique et statistique de l'activité). Il y a dérèglement de notre vécu du temps dès lors que seuls ces 11 %, toute petite fraction de temps quantifié principalement sous forme de valeur monétaire, fait poids dans la vie d'un homme ».

Le temps, la mort et la toute puissance

« Nous ne cessons de chercher à nous approprier le temps, il se présente à nous comme une donnée quantitative que nous cherchons à posséder », observe Nicole Aubert. « Avoir du temps, manquer de temps, perdre son temps, gagner du temps, nous ne cessons de vouloir soumettre et dominer le temps par essence insaisissable. Mais, tandis que nous cherchons à posséder le temps, bien souvent, au contraire, c'est le temps qui nous presse et nous possède. Et si le temps nous possède, c'est encore une fois, qu'il nous est compté, qu'il n'est pas illimité, qu'il s'inscrit dans des limites étroites au bout desquelles se tient notre mort. Impossible de penser le rapport au temps sans penser le rapport à la mort et, à ce titre l'urgence apparaît comme une exacerbation ultime de la tension du temps par rapport à l'échéance de la mort ». Ainsi, « le désir de triompher du temps correspond au désir de vivre sur le maximum de registres en même temps (...). Mû par le désir de réussir sa vie dans tous ses instants, porté par un souci de performance et d'intensité, « l'homme pressé » est en cela le parfait représentant de l'individu contemporain. L'individu n'a en effet plus d'autre horizon que sa propre vie qu'il lui faut dès lors réussir à tout prix ». On peut alors parler d'une « survalorisation de l'action conçue comme un antidote à l'incertitude », en conclut Nicole Aubert.

Le temps, l'histoire et le progrès

Philippe Blanchard raconte que « le temps moderne, rationnel et linéaire, a marqué la fin des temps traditionnels qui prenaient d'autres formes : le temps de l'église, celui du marché local, des activités domestiques et villageoises, des saisons, des rythmes agricoles, un temps plus cyclique, au sens de plus en lien avec les rythmes naturels et les temporalités biologiques, un vécu du temps encore très prégnant au Moyen Age ».

« Le temps linéaire s'impose dans les sociétés où existe une « histoire », car la dimension historique nous inscrit dans un flux, lui-même orienté, puisqu'on a le sentiment d'un temps qui s'écoule, d'un avant, pendant et après. Nous héritons d'un passé qui marque le présent et prépare l'avenir. Or, la structure en trois moments du temps (passé, présent, futur) est liée à une vision analytique et planificatrice du temps, conjointe aux notions d'héritage, d'histoire, de projet ou de destin. On observe que dans certaines sociétés « sans temps », vivant dans un perpétuel présent (aux yeux des voyageurs occidentaux), il n'existe pas de mots pour qualifier le passé et le future ».

« Le phénomène a été renforcé par l'inscription dans la société de l'idée de progrès, qui a pour effet de différer perpétuellement la jouissance à plus tard. Nous sommes en permanence en train d'investir, de préparer notre avenir ».

Philippe Blanchard.



L'accélération de la vitesse, symptôme de notre décalage du temps du vivant

« L'accélération de la vitesse des modes de déplacement est très symptomatique du décalage de l'homme moderne vis à vis du temps du vivant », constate Gauthier Chapelle. « Car, le surplus de vitesse de nos déplacements mécaniques demande une dépense d'énergie supplémentaire, qui exige l'utilisation des ressources énergétiques à un rythme de temps disproportionné par rapport au temps qu'il a fallu pour les créer ».

« Ainsi, nous utilisons chaque jour 27 années de création de pétrole et chaque année, l'équivalent de 10 000 ans de formation géologique de pétrole. Aussi, pour que notre société soit durable, nous devrions collectivement consommer 10 000 fois moins de pétrole par an que ce que nous faisons pour l'instant. Bien sûr, on pourrait se déplacer de manière plus écologique, en ne faisant appel qu'à des énergies dérivées du soleil, comme par exemple avec des biocarburants issus de cultures non dépendantes de combustibles fossiles

(ce qui n'existe pas encore aujourd'hui). Mais même cette approche a ses limites et ne pourra pas permettre à tous les humains d'effectuer 15 000 km par an à 100 km/h ».

En effet, « une des lois de la physique est que plus on veut faire les choses vite, comme par exemple faire tourner un métabolisme à haute température (35° pour les mammifères) et plus on a besoin d'énergie, et donc d'approvisionnement. Chaque écosystème ne peut donc fournir de l'énergie qu'à un nombre limité d'organismes à métabolisme rapide. Et cette limite s'établit par auto-régulation : il ne peut y avoir plus de gazelles que d'herbe à brouter, ni plus de lions qu'il n'y a de gazelles à croquer », sinon l'espèce se condamne elle-même. Il ne peut donc y avoir plus de véhicules que d'énergie pour les faire circuler (sauf à très court terme), ni plus d'humains qu'il y a de capacités pour les nourrir. « En soi, il n'y a pas d'impossibilité physique ni technologique à ce qu'un individu se déplace à 200 km/h », conclut Gauthier Chapelle. « Le problème est que cela se fait au sein d'un système limité dans sa capacité à fournir les ressources nécessaires pour produire le carburant et le véhicule ».

L'homme insuffisant

Les pathologies de l'urgence

Une des difficultés à affronter la réalité des choix à faire vient des « pathologies de l'urgence ». Car paradoxalement, l'urgence, dès lors qu'elle s'instaure comme un mode de fonctionnement (tout devient urgent), propulse l'individu non pas dans le concret de l'action, mais dans son univers subjectif dans lequel il perd tout contrôle et toute capacité d'appréciation de ce qui ...est réellement urgent. Nicole Aubert appelle cet individu « l'homme insuffisant, qui souffre d'une trop grande surcharge de possibles, d'une impossibilité de se sentir à la hauteur, d'une incapacité à faire face à des exigences intérieures toujours plus extrêmes, de ne pouvoir mener l'action dans les délais obligés ».

Les symptômes vont de la dépression (du fait de l'incapacité à faire face) à l'addiction « dans laquelle on se shoote à l'urgence et au passage à l'acte », poursuit Nicole Aubert. « Un sujet malade de l'urgence perd ses capacités à hiérarchiser les problèmes et se montre en même temps incapable de renoncer à un certain nombre de choses (faire ceci plutôt que cela...) et incapable de dire pourquoi il ne peut pas renoncer à ceci ou cela. Il est généralement animé d'un désir d'hypercontrôle (de lui-même, de la situation, des autres). C'est lorsque la possibilité de contrôle disparaît, parce que l'individu n'arrive plus, faute de temps entre autres, à être à la hauteur de ses exigences intérieures

de perfection et d'idéal (investies sur l'entreprise, sur sa mission), que survient la dépression ».

Mais qu'est-ce que l'urgence ?

Le mot urgence vient « du latin urgere qui signifie presser, pousser, bousculer, talonner, serrer de près, écraser, fouler, imprimer une force sur, voire accabler, tourmenter », explique Nicole Aubert. « Le mot a été employé aussi dans le sens de « s'occuper avec insistance de quelque chose, s'acharner à la poursuite d'un but ». Ou (définition du Grand Larousse) « ce qui ne souffre aucun retard ». Car « qu'est-ce que l'urgence, sinon une action qui doit être faite sans délai, faute de quoi se produit l'irréversible ? ».



« l'urgence désigne une situation (urgence contextuelle), un jugement porté sur cette situation (urgence subjective) et une action tendant, en fonction de ce jugement, à remédier à cette situation (réaction immédiate) (...). L'urgence est en réalité subjective et en référence étroite au système de valeurs de la société ou de la personne qui énonce le jugement d'urgence. Il y a glissement d'une nécessité véritable justifiant une réponse rapide à une manière de faire plus ou moins systématique ». Il y a une « modification du rapport au temps, dont l'urgence constitue le symptôme le plus exacerbé »

Moteur à l'action...ou drame social ?

« Certains ont besoin de ce rythme pour se sentir exister intensément », poursuit Nicole Aubert. « Tels les héros d'une épopée contemporaine, ils ressentent l'ivresse d'accomplir des exploits en temps limité et de vaincre la mort en triomphant du temps. Pour d'autres, la perte du lien social, un travail dématérialisé et dépourvu de sens, la dépossession du sens de leur action conduit à un désinvestissement amer et morose ». Alors on pourrait s'insurger : mais l'urgence écologique est réelle. Elle appelle l'action dans l'urgence. Oui, mais « il faudrait pouvoir consentir à l'action sans se perdre et s'illusionner en elle », précise Nicole Aubert. « Or, l'action n'est souvent qu'une fuite en avant, une fuite de soi, un remède à l'angoisse. La pratique de l'action en urgence déborde souvent les limites du nécessaire et finit par s'ériger en idéologie. En cela elle constitue un symptôme qui traduit le désarroi d'une société qui ne sait plus où donner de la tête pour panser les plaies ou réduire les fractures d'un monde qui « craque » de partout, sous le poids des problèmes qu'il faudrait parvenir à régler à temps avant qu'ils ne dégénèrent encore davantage ».

L'affrontement des temporalités

Si dans la nature les différentes temporalités cohabitent parfaitement (voir plus haut), il apparaît que l'homme a, quant à lui, des difficultés à les concilier : entre le temps long de la nature, de ses changements, le temps des dégradations qui se prolongent bien au delà de la vie d'un homme, le temps de la vie d'un homme, le temps de la vie d'un gouvernement et d'une planification politique, le temps de la rentabilité d'une entreprise, l'être humain semble de plus en plus en privilégier certaines au dépend des autres, favorisant le court-termisme.

« La conséquence première de l'affranchissement de l'homme des temps et rythmes naturels est un affrontement entre ceux-ci avec ceux créés par l'homme », explique Philippe Blanchard.

« Car la contradiction est forte entre le temps occidental compulsif, fatiguant, stressant, et les temporalités de la nature, parfois très lentes. Ce n'est pas qu'une vue de l'esprit, car, selon l'historien Jean Chesneaux (Habiter le Temps - 1996) l'oubli théorique et pratique de la complexité et de la fragilité des interactions entre temporalités, ainsi que l'oubli de l'interaction entre les rythmes de l'homme et ceux de la biologie, du climat ou de la géographie expliquent les déséquilibres écologiques actuels ».

« Des études de cas permettent de cerner des temporalités clairement privilégiées qui s'affrontent concrètement dans certaines circonstances : vitesse des transactions boursières, retours sur investissements industriels à quelques années, cycles électoraux principaux à 4 ou 5 ans, alternance annuelle du travail et des loisirs, etc. Dans ce contexte, quelle place pour les temporalités écologiques ? Des années, voire des décennies, sont nécessaires pour étudier les retombées d'une implantation industrielle, pour purifier un terrain pollué par les pesticides, pour réimplanter la vie dans une mer stérilisée par les rejets domestiques, etc ».

L'inertie en résistance à l'affranchissement

« Il est fondamental de regarder avec recul le temps du vivant, car que nous le voulions ou non, le temps du vivant nous conditionne nous aussi, via notre interdépendance stricte par rapport au reste de la biosphère », rappelle Gauthier Chapelle. « Prenons l'exemple des phénomènes climatiques qui fonctionnent avec une très grande inertie. Ainsi, le CO₂ qui réchauffe et modifie notre système climatique aujourd'hui, a été produit il y a déjà 30 ans. Cela signifie que même si nous arrêtons d'en émettre demain, le climat sera encore réchauffé pendant 30 ans par le CO₂ émis hier ».

« Mais cela va au-delà... L'océan absorbe en effet un peu moins de 50 % des émissions de CO₂ produites par l'homme et 80 % de la hausse des températures. Le processus du « tapis roulant océanique », qui conduit les eaux de surface vers les profondeurs et vice versa, présente un temps de parcours de 1 000 ans (pour effectuer un tour complet). Cela signifie que dans 1 000 ans, les eaux qui se sont chargées aujourd'hui en CO₂ et en hausse de température reviendront en surface, et « recracheront » leur excès de CO₂ et de chaleur dans l'atmosphère. Le phénomène joue dans les deux sens : sans l'océan et son rythme lent, les dérèglements climatiques dureraient moins longtemps une fois les humains redevenus raisonnables ; mais c'est aussi parce que les océans captent une part majeure des émissions de CO₂ et de chaleur que le réchauffement actuel de notre atmosphère ne s'aggrave pas plus vite ».

« Autre rythme encore plus lent et qui paraît donc insignifiant, la montée des eaux actuelle représente 3 millimètres par an. S'il est rationnel de dire qu'il est absurde de vouloir installer de nouvelles mégapoles côtières, alors qu'on sait que le niveau de la mer va augmenter de plusieurs mètres dans les siècles à venir, ceci ne signifie rien pour la plupart des gens tant cette échelle de temps est vaste comparée à notre espérance de vie. Après moi le déluge ! Il en va de même concernant les déchets nucléaires : nous ne pouvons appréhender en tant qu'humain ce que signifie « surveiller des déchets nucléaires pendant 150 000 ans »... soit largement au-delà de notre entrée dans la prochaine glaciation ! »

« En comprenant mieux le fonctionnement des temps biologiques, à lente inertie, il est plus facile de comprendre les incompatibilités réelles, mécaniques et physiques, entre ces deux temps, celui nécessaire à la création des conditions de vie de l'homme et celui, moderne, d'usage et d'usure de ces mêmes conditions ».

Gauthier Chapelle

Comprendre les temporalités pour comprendre les enjeux

« La compréhension des temporalités en fonctionnement dans une société permet de bien comprendre un enjeu, comme par exemple celui de la « vache folle », l'amiante, ou un projet d'aménagement du territoire », constate Philippe Blanchard. « Il faut en effet alors répertorier les différentes temporalités à l'œuvre pour saisir ce qu'il y a de social et de politique dans la controverse, dans l'enjeu écologique ».

« Par exemple, la construction d'une ligne de TGV va voir s'affronter ceux qui défendent leur paysage, leur calme, pas forcément affranchis du calendrier mais qui recherchent l'ancrage local, le vécu de proximité, le développement du terroir, les trajets en vélo, et ceux qui demandent à circuler vite pour vivre, gagner leur quotidien, et vivre ensemble. Tous les arguments sont bons, mais les temporalités ne sont pas les mêmes : circuler au rythme nécessaire pour profiter du paysage et du trajet (voir les essais de l'urbaniste Paul Virilio) ou circuler à 300 km/h en bolissant l'espace, s'en affranchir, obtenir l'ubiquité. En réalité, les choses sont complexes, de très nombreuses temporalités se retrouvent et s'affrontent ».

« C'est aussi le cas de l'agriculture, longtemps soumise aux rythmes naturels du vivant, désormais soumise à la temporalité des marchés des industriels de l'agroalimentaire. Car que dire du temps exigé par le métabolisme des bovins, incompatible avec la rentabilité commerciale d'un engraissement rapide ? »



« Aujourd'hui, nous essayons de faire entrer la temporalité de la nature dans notre temps moderne. Or cela n'est pas facile, de part sa nature même ».

Philippe Blanchard.

Épisode 2 : les solutions - construire un temps plus objectif

Nous est-il demandé de revenir à un vécu du temps plus proche des rythmes naturels ? Peut-être. Certains y trouvent leur compte à trouver un autre rythme de vie, plus local, plus lent et se réjouissent de la qualité de vie que cela leur apporte. Mais la réponse est multiple. « La crise écologique nous ramène à un temps de la nature externe à la sphère marchande, en un sens objectif », constate Philippe Blanchard. Mais qu'est-ce qu'un temps objectif, dès lors que la notion de temps est une construction humaine subjective qui ne peut se percevoir qu'à travers le déroulement des événements et à travers le vécu de chacun ? Serait-ce de se poser enfin... dans la réalité immédiate du présent ?

« Tout n'est que pur présent.
On ne peut penser au futur dans
le futur ni au passé dans le passé.
La conséquence est que, lorsque
nous croyons au passé et au futur,
nous passons notre temps à
ressasser et à projeter.
Alors, l'expérience immédiate
devient impossible ».

Daniel Odier, Maître Chan

S'inscrire dans le délai

Un temps sans limites...

pour un développement sans limites

Selon les chercheurs universitaires Bruno Villalaba et Luc Semal « le vécu du temps dans le monde moderne renvoie à un temps perpétuel, sans limites. Cette conception du temps est à l'origine de l'idée de développement, continu, linéaire, irréversible, sans aucune fin ni limite, qui va permettre à la société de se perpétuer et d'améliorer toujours plus le confort humain et ses conditions de vie ».

« Cette conception du temps a pour axe la notion de durée, fondement du monde moderne : la durée, c'est l'idée que nous allons vers des lendemains qui chantent et que cela ne peut que durer, car nous considérons pouvoir maîtriser toutes les conditions de notre développement.

Si ce développement peut rencontrer des obstacles, des crises, des ruptures, existe toujours sous-jacente cette idée que cela va repartir du fait de nos capacités humaines. Grâce à la science, à la technique, nous sommes persuadés que nous ne pouvons pas reproduire les erreurs des civilisations qui ont disparu pour des raisons écologiques. Que nous pouvons indéfiniment différer la limite ».

« Nous sommes ainsi devenus les maîtres du temps, grâce tout particulièrement à nos capacités techniques, sur lesquelles nous projetons nos espérances de toujours plus de bien-être. C'est une représentation qui fonctionne bien en Occident, parce qu'elle donne un sens au temps et parce qu'on constate effectivement une amélioration de nos conditions de vie par rapport à celles de nos ancêtres ».

L'écologie introduit la notion de délai

« Jusqu'à présent, l'écologie semblait pouvoir se plier aux réalités et exigences du développement : le jour où nous n'aurons plus telle ressource, nous lui trouverons un substitut », poursuivent Bruno Villalaba et Luc Semal. « Nous avons donc relégué dans notre inconscient la réalité matérielle des limites naturelles. Or la question de la crise écologique vient profondément perturber notre modèle de développement. Pourtant, « on ne négocie pas avec la nature » (Yves Cochet, Antimanuel d'écologie). La réalité géologique est indépassable : la disparition d'une ressource naturelle est un fait. La crise écologique impose alors une question : combien de temps reste-t-il pour adapter nos sociétés à la raréfaction des ressources ? L'écologie introduit donc l'idée du compte à rebours, du délai restant ».

« L'hypothèse du délai suppose de prendre acte que s'imposent à nous désormais des situations non-négociables, qu'il faut affronter dans l'immédiat », poursuivent les deux chercheurs. « À l'inverse, l'hypothèse de la durée suppose qu'on peut toujours différer l'urgence, et que l'on aura toujours la possibilité de renégocier ou de développer une nouvelle solution pour régler le problème. De plus, la durée suppose que nous puissions toujours trouver des solutions de substitution, de compensation, parce que nous raisonnons à partir d'une vision de la nature qui est inépuisable, sans limites... »

Une notion angoissante...

« Actuellement, nos sociétés modernes, culturellement construites sur la notion de durée, refusent l'hypothèse du délai, qui ne fait pas partie de nos catégories de compréhension », constatent Bruno Villalba et Luc Semal. « Et même quand nous essayons de penser le délai, pour reprendre la phrase du philosophe allemand Günther Anders, « nous ne croyons pas ce que nous savons ». En effet, le délai est très angoissant, voire inimaginable, puisque implicitement il annonce une fin (d'un type de société, de la civilisation, de l'humanité, etc.) et pose des limites à ce qui jusqu'ici n'avait pas de frontières (croissance, espace, ressources, innovation technique, etc.) ».



« En acceptant cette notion de délai, cela suppose de s'interroger sur les conditions effectives de la continuité de l'expérience humaine. Non plus ce que nous souhaitons, mais ce que nous pouvons, encore, effectuer comme choix. Confrontés à l'irréversibilité de ces choix et de leurs conséquences irréparables, nous passons du domaine du décidé au domaine du subi, sur lequel nous avons perdu toute prise ».

...psychologiquement ingérable...

« Le délai est donc une notion supraliminaire, pour reprendre un autre terme de Günther Anders : une réalité trop grande pour être vraiment perceptible par l'individu », poursuivent Bruno Villalba et Luc Semal. « Supraliminaire dans son existence mais aussi dans ses conséquences. Cela entraîne de profondes dissonances cognitives, c'est-à-dire une tension intérieure forte entre le message

perçu et l'incapacité de la personne à y répondre (sur cette notion voir la Lettre Nature Humaine n°2). Pour sortir de la dissonance, on choisit en général la solution la moins en contradiction avec notre système de valeurs... Cela explique qu'en situation de crise, les politiques reviennent systématiquement à leurs fondamentaux, à ce qu'ils savent faire (voir Michel Dobry, sociologue des crises politiques). En matière écologique, la décision sera donc la recherche de solutions techniques, avec l'espoir de réinscrire l'histoire humaine dans la durée ».

...et non porteuse de sens
Selon Jean-Pierre Dupuy,
nous ne trouvons pas de sens
profond à agir autrement que
dans la durée, qui a l'avantage
de donner une finalité claire
à l'existence humaine.
En effet, pour la majorité de
nos contemporains, les idées
de limite et de fin contredisent
trop l'espoir que les choses
peuvent toujours s'améliorer.

Une vision catastrophiste ?

« La catastrophe peut être perçue comme l'aveu d'un désespoir, alors que ce type de discours témoigne plutôt d'une logique réaliste, rationnelle », tempèrent Bruno Villalba et Luc Semal. « La jugent alarmiste ceux qui estiment qu'elle est incompatible avec notre optimisme rationnel, et peu en accord avec l'idée de progrès et de bien-être futur. C'est vrai que cette vision nous oblige à rompre temporairement avec l'idéal d'un futur plus heureux, et à nous reconnecter avec la réalité présente. Et cela demande déjà de reconnaître notre incapacité à vivre dans le réel... Le discours alarmiste est, en partie, un discours de renoncement. Il renonce aux chimères d'une créativité scientifique débridée, sans liens avec les questions sociales et écologiques... »

Le délai peut pourtant aider à passer à l'action

Malgré cela, Bruno Villalba et Luc Semal ne peuvent que constater que « le délai n'est pas un renoncement à agir, mais au contraire, une possibilité offerte à l'homme pour reprendre la maîtrise de ses choix. Car l'hypothèse du délai n'est pas de dire combien de temps il reste pour décider, mais d'examiner dans ce délai la capacité de pouvoir proposer des solutions innovantes. Le délai offre un nouvel espace d'autonomie : non pas de principe, mais de réalité ; s'il vous reste peu de temps pour choisir, vous vous concentrez sur l'essentiel et sur ce qui fait vraiment sens ».

« Aussi, bien que cela ne soit pas notre culture, des chercheurs comme Jean-Pierre Dupuy et Hans Jonas se sont demandés comment réagir et choisir dans le cadre d'un délai non-négociable. Aujourd'hui, ce sont des individus ou des groupes militants qui réfléchissent et expérimentent de nouvelles façons de tenir compte du délai sans se limiter à de la gestion de crise. Les « villes en transition » (<http://villesentransition.net>) sont dans cette logique lorsqu'elles s'organisent pour diminuer drastiquement leur consommation de pétrole », en prenant en compte dans leur expérimentation immédiate le fait que la ressource est en raréfaction et disparaîtra de manière certaine. « De cette manière, ces groupes travaillent à devenir moins dépendants d'une matière première qui, de toutes façons, finira un jour par manquer ». Par ailleurs, ceci a aussi pour conséquence directe de diminuer la tension sur la ressource. Le fait de prendre en compte le délai installe dans l'action et dans l'expérience de nouveaux comportements en lien avec la réalité immédiate (donc sans recherche de négociation) et a pour conséquence directe de stopper immédiatement une partie des impacts.

La question est donc : « comment puis-je vivre/produire dès aujourd'hui sans telle ressource ? », « Comment puis-je vivre aujourd'hui en diminuant l'usage de ma voiture de X % ? ». C'est une posture extrêmement créative, car elle ouvre de nombreux champs des possibles. Ainsi, un entrepreneur qui utilise dans son processus de fabrication une ressource en raréfaction (cuivre, gaz, pétrole, etc) peut dès aujourd'hui se demander comment il peut faire sans, ce qui n'a rien d'absurde puisqu'il y sera forcé tôt ou tard. La seule différence étant que plus la réflexion est entamée tard et plus le champs des choix possibles se réduit.

Le délai aide à sortir du déni
(voir lettre 4 sur ce sujet)
qui prend naissance dans
la submersion insupportable
de temps futures peu reluisants,
pour passer dans la phase
d'acceptation et
de passage à l'action.

Le temps et le développement durable

Pour Bruno Villalba et Luc Semal, « le développement durable, construit sur le principe de développement, est lui aussi fondé sur la durée. La notion historiquement intéressante, car elle promettait de « rendre compatible » nos choix et nos possibilités (ressources, limites, etc.). Mais elle s'est construite autour de l'idée que nous disposons d'un temps de conversion, et donc de négociation avec la nature, pour adapter notre développement aux limites écologiques. Par cette notion, notre culture essaie de réinscrire dans la continuité la limite posée par les discours des écologistes ».

« La méthode de mise en œuvre du DD repose ainsi sur la logique participative, collaborative, avec la définition d'un idéal commun. C'est un refus d'affronter la réalité, ou plutôt la croyance que l'on va toujours pouvoir organiser le réel selon notre idéal. En outre, la notion de générations futures qui sous-tend celle de DD, conforte la notion de durée au détriment de celle de limite. Elle revient à imaginer, à désirer une génération qui aura les mêmes conditions de vie, les mêmes capacités d'innovation et de développement que les nôtres, alors que c'est un leurre : plus le temps passe et plus leurs capacités de choix diminuent ».

« La notion de développement soutenable pose de manière plus intéressante la question de la comptabilité entre nos désirs et nos besoins. Est-ce que tout le monde peut accéder à la voiture individuelle ? En faisant le simple calcul en pétrole et acier disponibles et le nombre de personnes sur terre, on s'aperçoit que, alors que le DD pose le postulat d'un possible, la réalité montre que cela est matériellement impossible ».

Un nouveau cadre normatif aux modes de décision politique

Une politique durable du temps

Pour Bruno Villalba et Luc Semal, la notion de délai a le mérite de modifier en profondeur notre temps de la décision politique, et ceci de trois manières : « le délai suppose d'abord de prendre des décisions très en amont. Lorsque les scientifiques disent qu'il reste 10 ans pour agir, il est absurde d'attendre 9 ans pour commencer à décider. Car plus la décision se fait attendre et plus notre capacité de choix se réduit. Ensuite, le délai signifie une réduction des choix possibles, là où la conception politique traditionnelle suppose l'infinité des combinaisons de choix. Enfin, il est nécessaire d'intégrer l'irréversibilité des décisions prises actuellement, et donc de s'interroger sur les effets lointains des décisions présentes ».

Avec néanmoins quelques questions clés comme boussoles : quelle société veut-on dans un siècle, combien serons-nous, quel niveau de vie voulons-nous, quel environnement naturel voulons-nous ? Et envisageons nous d'ici-là de résoudre aussi les inégalités socio-économiques ? Alors, la stratégie choisie se fonde sur des choix clairs et partagés par tous.

« Néanmoins, il est clair qu'actuellement il n'y a pas, institutionnellement, de remises en cause de la capacité de nos régimes politiques modernes à maîtriser ce devenir », constate Bruno Villalba et Luc Semal.

« Et à notre connaissance, aucun État n'a intégré à sa politique la notion de délai. Pourtant, plus nous reportons ces décisions, plus nous serons dans la gestion de crise... ce qui n'est pas très propice au rééquilibrage des rapports de force et de moyens, ou à un partage équitable des ressources »

L'entreprise et l'argent en résistance ?

« Bien entendu, il existe une forte autonomie des marchés, des acteurs économiques et des médias, avec leur propre temporalité, celle des échanges mondiaux, des marchés, des échanges d'informations » reconnaît Philippe Blanchard. « Aussi n'existe-t-il pas de solution idéale, mais plusieurs propositions. Dans le monde de l'entreprise, je dirais que pour apprendre à vivre le temps autrement, il faut identifier les souhaits et les contraintes temporelles spécifiques aux différents individus et groupes impliqués (employés, responsables, partenaires extérieurs, clients).

Concernant l'interne, voyez les tâches minutées par la machine, les agendas en ligne à destination de superviseurs invisibles, l'apprentissage de l'agressivité dans des séminaires organisés par d'anciens sportifs ou militaires. Toutes ces techniques visant l'importation des forces du marché et l'entretien individualisé du stress, même dit « positif », sont destructrices pour tous. L'autonomie et la concertation à propos des rythmes de travail, des dates limites et des étapes de progression sont plus profitables pour tous ».

Une grande pause pour prendre le temps d'un changement de posture

Comment prendre le temps de redéfinir notre manière de choisir ensemble ces nouvelles temporalités ? Et de décider dans quelle société nous voulons vivre tout de suite (pas demain) ? Une grande pause. « Car pour vraiment bien réfléchir à ce qu'on est en train de faire et dans quelle société nous voulons vivre, le mieux est ... de s'arrêter », explique Patrick Viveret.

La grande pause, mode d'emploi

« Ce thème de la pause existe dans toutes les civilisations : le temps sabbatique, les grands temps de mouvements sociaux, de grèves générales, comme le front populaire et mai 68, sont des temps d'une grande fécondité, où les différentes modalités de temps de pause se rencontrent. Ainsi, la journée de prière initiée par Gandhi était techniquement un temps de grève générale qui a joué un rôle fondamental dans l'indépendance de l'Inde. C'est donc une logique de vie face à la logique de course vers l'abîme ».

La pause peut se faire au niveau individuel, pour clarifier ses propres choix. Mais aussi au niveau collectif. « Il s'agit bien dans un premier temps de reprendre son souffle, pour reprendre du pouvoir sur sa propre vie », reprend Patrick Viveret. « Dans un second temps, ces temps de pause peuvent monter en intensité et en durée, et conduire à une « grande pause », un temps pour évaluer toutes les activités des organisations sociales en prenant le temps de répondre à la question : est-ce que nous avons la garantie que nos choix de vie ne sont pas destructeurs ?

Ce qui demande d'utiliser ces fameux indicateurs de richesse prenant en compte les enjeux humains écologiques et sociaux dont le récent rapport Stiglitz reconnaît désormais la nécessité ».

« La fonction de la pause est donc à la fois protectrice (arrêter la course), évaluatrice (nouveaux outils d'évaluation de la direction) et fortement créatrice, car ce temps récupéré est un temps d'ouverture de l'imaginaire sur d'autres façons de vivre, et de mutualisation de ce qui se fait déjà. Elle n'est donc pas inactive mais créatrice d'une transition, d'une autre approche de la richesse et du pouvoir, d'un autre rapport au temps qui touche tous nos modes de vie, de déplacement, d'alimentation, etc. L'objectif ultime n'est pas le ralentissement en tant que tel, mais de reprendre le pouvoir sur nos vies individuelles et collectives ».



Faire germer l'idée de ralentir

« Pour que l'idée d'une grande pause fasse son chemin, il est nécessaire de semer la graine de l'idée.

C'est le cas notamment au sein du WWF-France où le thème de la pause est repris lors de l'opération du 27 mars : éteignez les lumières, allumons les consciences, de plusieurs associations du réseau Urgence climatique Justice sociale (les Amis de la terre ont lancé cette idée il y a quelques années), ou encore du Printemps de toutes les richesses (atelier sur ce thème le 27 mars -

<http://www.mainsdoeuvres.org/rubrique88.html>).

Dans cette démarche, il faut se relier à toutes les initiatives, celles autour du temps, de la richesse (nouveaux indicateurs) ou de la création de villes et territoires en transition.

Car chaque initiative se nourrit des autres ».

En savoir plus :

<http://lagrandepause.net/wakka.php?wiki=Accueil>

Un enjeu politique...et individuel .

« C'est une logique de créativité et de lâcher prise et non de contrôle et de programmation », précise Patrick Viveret. « Car le risque est toujours de rester dans un modèle d'activisme productiviste, même lorsque l'on se veut un militant alternatif, les êtres humains étant fondamentalement ambivalents. Quoi qu'il en soit, si quelqu'un accroche avec l'idée de grande pause, c'est bien que l'idée éveille en lui un possible qui sommeille, même en profondeur. L'idée de pause, enjeu à la fois personnel et collectif, doit donc être accompagnée, notamment en suscitant un imaginaire différent, en montrant qu'on n'est pas obligé d'avoir un rapport effréné au temps, et donc au réel. Cela se fait par l'expérimentation d'autres modes de rapport au temps, par la preuve qu'ils existent déjà, qu'on peut s'y appuyer, etc ».

« La mise en place collective d'un autre rapport au temps ne se fera pas sans les mouvements sociaux et culturels qui ont un rapport moins pathogène au temps que nombre de dirigeants actuels (et donc mal placés pour régler les problèmes), qui se sont déjà par l'expérience appropriés d'autres modes de vie, d'être et de vécu du temps, et qui ont besoin que des questions soient aussi portées aux niveaux structurel et législatif. Cela s'est passé ainsi concernant l'écologie qui n'est devenue une question de politique majeure que parce-que des mouvements de la société civile ont porté la question jusqu'à un point d'incandescence telle, que les partis politiques et les gouvernements ne pouvaient continuer d'ignorer cet enjeu. Sinon, nous attendrions encore ».

Un vécu de qualité plutôt que la peur de manquer de temps

« De même que pour l'argent, nous sommes persuadés que le temps est rare, alors qu'il est abondant et peut être un vécu de qualité », constate Patrick Viveret. « Nous l'avons donc fait entrer dans le triangle classique de l'économie, qui est rareté, production et quantification. Cette vision, partagée tant par le libéralisme que par le marxisme, place la peur du manque (surtout alimentaire) au sommet, y répond par la production et l'étalonne par la quantification. Or, un autre triangle est possible, qui serait fait d'abondance de transformation (de ce qui est reçu) et de qualité : c'est le triangle qui correspond à un besoin encore plus vital que la nourriture, celui de la respiration : l'air est (encore !) abondant, le souffle reçu est transformé et ce qui compte c'est la qualité de notre respiration, ce à quoi nous invitent toutes les traditions de sagesse. Mais c'est aussi ce triangle là qui correspond le mieux à la mutation informationnelle et à une économie et une société de la connaissance ».

L'art de vivre...à la bonne heure

« Pour y parvenir, cela exige de changer son rapport au temps, un temps qui permette l'entraide et la coopération, la véritable intensité elle-même fondée sur la qualité de présence, d'attention, c'est à dire, un art de vivre ... à la bonne heure », propose Patrick Viveret. « Pour bien vivre l'urgence écologique tout en se plaçant soi-même dans un autre rapport au temps qu'une urgence compulsive, il faut prendre appui sur les moments de vie où l'on a pu expérimenter soi-même cette qualité de présence, d'attention à l'instant, aux autres et aux événements, en partant de toutes nos expériences de vie où cette qualité de temps était/est présente : moment de plénitude et de calme profond, moments amoureux, de paix dans la nature ou avec soi et les autres, etc. Le lien, avec soi et les autres, est ici important pour sortir de la logique de pression,

pour aller vers des logiques de douceurs. Car tout comme sont contagieux la peur, l'angoisse, la frustration, le manque, etc, la joie, la douceur, ainsi qu'une toute autre qualité de vie, ont des vertus contagieuses ».

Une contamination systémique

« L'idée de « la grande pause » se fonde sur un changement de posture de vie ayant des effets tant personnels que collectifs, des effets écologiques puisqu'il s'agit de sortir des logiques de guerre tant dans le rapport à la nature (destruction écologique), dans le rapport social (guerre économique fondée sur la compétition) que dans le rapport politique (passer du pouvoir de domination à conquérir au pouvoir de création à partager) », poursuit Patrick Viveret. « Cela joue donc sur tous les registres et a des effets systémiques : plus j'éprouve de la joie de vivre (intensité et sérénité) et moins j'ai besoin de compenser mon mal de vivre par de la captation (de biens, d'argent, de ressources, de postes etc.). Plus je baisse mon sentiment de peur et plus je suis dans ma capacité d'accueil et de don ». Et moins je fuis le présent et la réalité.

Sources

La totalité des propos sont extraits d'interviews données par Séverine Millet pour Nature Humaine, qui peuvent être lues sur le site (www.nature-humaine.fr) à l'exception des propos de Nicole Aubert, extraits de plusieurs de ses articles et interviews, avec son aimable autorisation. Ses articles peuvent être lus sur internet :

http://hebdo.nouvelobs.com/hebdo/parution/p2006/articles/a191737-travail_les_prisonniers_du_temps.html

<http://www.ujjef.com/index.php?idRubrique=9&Action=LireArticle&idArticle=578>

<http://emploi.nouvelobs.com/article.html?id=1010248&mag=chal>

<http://www.michel-bellin.fr/bellin/blog-officiel-michel-bellin/index.php/2007/12/03/264-le-culte-de-lurgence>

« Comment changer en pratique son rapport au temps ?
En écoutant le discours intérieur et en réalisant qu'il n'est que
ressassement absurde. Lorsque nous avons réellement conscience
de l'absurdité, il disparaît progressivement et l'esprit connaît
le silence, la tranquillité ».

Daniel Odier, Maître Chan

Biographies des personnes interviewées

Luc Semal :

Doctorant en Sciences politiques au CERAPS (Lille 2).
Membre de la revue Entropia
(<http://www.entropia-la-revue.org/>).

Bruno Villalba :

Maître de conférences, sciences politiques, Ceraps,
Institut d'études politiques de Lille. Membre des revues
Développement durable et territoires
(<http://developpementdurable.revues.org/>) et EcoRev'
(<http://ecorev.org/>).

Philippe Blanchard :

Chercheur universitaire en sciences sociales et sciences
politiques à l'Institut d'Études Politiques Internationale
de Lausanne et à l'Université de Pennsylvanie, Philippe
Blanchard s'intéresse aux méthodes quantitatives et
qualitatives de ces sciences permettant de comprendre
les phénomènes politiques et plus particulièrement les
phénomènes de pouvoir. Ses travaux couvrent entre autres
l'étude sociologique du militantisme, notamment à travers
l'altermondialisme, le syndicalisme et les écologistes.

Daniel Odier :

Il est maître Chan de la lignée de Zao Zhou, il a été ordonné
au monastère de Bailin, en Chine, par maître Jing Hui,
héritier de Xu Yun. Il enseigne également l'approche
Spanda du Tantrisme Cachemirien.

Gauthier Chapelle :

Ingénieur agronome et docteur en biologie co-fondateur
de l'association Biomimicry-Europa
(www.biomimicryeuropa.org) et du bureau d'études
Greenloop (www.greenloop.eu) qui promeuvent
le biomimétisme, qui consiste à s'inspirer des organismes
vivants pour répondre aux besoins d'un développement
soutenable en harmonie avec la biosphère.

Nicole Aubert :

Sociologue et psychologue, professeure à l'ESCP.
Docteure en science des organisations, elle est membre
du Laboratoire de changement social (U. de Paris VII).
Elle a mené de nombreuses recherches sur le coût
de l'excellence et le stress professionnel. Elle est auteure
ou co-auteure de plusieurs livres et de publications dont :
L'individu hypermoderne (2004), Le culte de
l'urgence - La société malade du temps, (2003), etc.

Patrick Viveret :

Philosophe et anthropologue, Patrick Viveret est l'auteur
du rapport « Reconsidérer la Richesse » (édition de l'Aube)
et de livres tels que « Pourquoi ça ne va pas plus mal ? »
(Fayard). Il est à l'origine du Projet SOL, un système
de monnaie complémentaire et a co-fondé les rencontres
internationales « Dialogues en humanité »
et « Le printemps de toutes les Richesses ».

Aspects pratiques du changement de sa perception temporelle

Comment changer en pratique notre rapport au temps ? Pour Anne-Françoise Gailly, qui accompagne en profondeur les changements de perception et de vécu du temps, notre relation au temps est un miroir de notre relation à la vie, au réel, et donc aussi à l'écologie. Elle explique comment, bien au-delà des trucs et astuces organisationnels pour arriver à faire « plus » ou « plus vite », elle aide à prendre conscience de nos croyances concernant le temps, et à modifier notre perception et vécu du temps, avec un effet direct sur notre capacité d'action.

Biographie

Après une quinzaine d'années passées dans les domaines des ressources humaines et de la communication, Anne-Françoise Gailly a créé sa propre société dans laquelle elle combine des activités de conseil, de formation, de coaching et de thérapie brève. Elle accompagne des entreprises, des associations, des équipes ou des particuliers, dans des thèmes aussi variés que la communication, l'organisation du travail, la gestion du temps, - le management humain, etc.
info@heo-ressources.be
www.heo-ressources.be

La relation au temps, reflet de nos vies...

La relation au temps est, en profondeur, un reflet de notre fonctionnement individuel. La manière dont nous vivons le temps correspond, en miroir, à la manière dont nous vivons nos vies. La crise écologique, en marquant la possibilité d'une fin, d'une limite, d'un délai, nous confronte à notre propre mortalité et à celle possible de notre civilisation. En refusant la limite ainsi posée, nous montrons à quel point nous refusons dans nos sociétés modernes la finitude. Plutôt que faire face à ses propres limites, l'humain préfère le déni.

...et de notre relation à l'écologie

La relation au temps est une forme d'écologie, puisqu'elle ramène aux rythmes naturels du corps, des cycles jour/nuit et des cycles des saisons. Mais les humains sont champions pour s'extraire de ces rythmes, les oublier, et par conséquent avoir des comportements qui les abîment eux-mêmes. Comment donc être à l'écoute des rythmes de la nature, de leurs exigences et besoins, si l'on n'est plus

en relation avec ses propres rythmes ?

En instaurant une société où tout va très vite, où l'urgence prédomine, nous sur-utilisons nos énergies corporelles. De ce fait, comment pourrait-on dès lors prendre en compte l'exigence d'une utilisation rationnelle de l'énergie fossile ?

Un changement en profondeur...

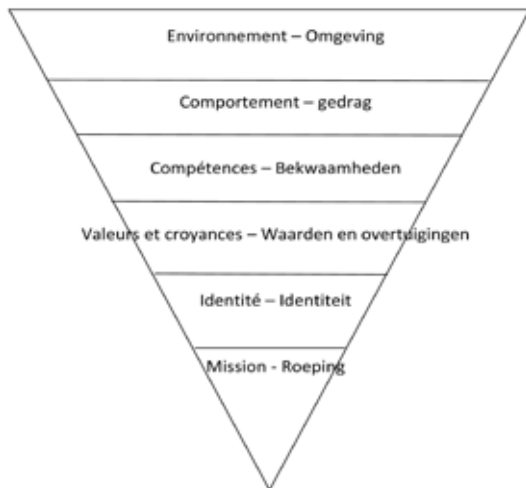
En général, les êtres humains subissent le temps, et le considèrent comme un maître cruel. Pourtant, il est possible d'aider une personne à poser un autre regard sur le temps, et à se rendre compte qu'elle a d'autres choix possibles concernant ce qu'elle fait de son temps. Pour cela, il est nécessaire de penser le changement que cela induit en termes de satisfaction et non en termes d'efficacité. Car il n'existe pas de recette miracle pour changer son rapport au temps : il s'agit d'un changement profond qui exige de trouver du sens à l'utilisation qu'on en fait.

Souvent, les accompagnants en gestion du temps restent en surface et relient la problématique du temps à une question d'environnement extérieur. Ils considéreront par exemple que si une personne travaille dans un environnement inadapté (bruyant, désordonné, sombre, peu ergonomique, etc.), il est normal qu'elle se plaigne de travailler moins bien, de perdre du temps, ... ou ils invoqueront un problème comportemental. Pour y remédier, il suffirait donc de se former, de trouver la recette des gens bien organisés, d'apprendre des trucs et astuces.

...après une plongée en profondeur

Or, pour vraiment aider les personnes à mieux vivre leur temps et à mieux gérer la complexité des temporalités, il faut selon moi aller plus en profondeur, dans la part inconsciente de la personne. J'utilise pour cela la pyramide des niveaux logiques de Bateson.

La pyramide de Dilts – De pyramide van Dilts



De niveau en niveau, on progresse en profondeur, vers la part inconsciente qui gère le fonctionnement de la personne, ici sa relation au temps. Ainsi, la personne peut découvrir le pouvoir de croyances personnelles quant à la manière dont elle pense que le temps doit ou non être vécu. Une personne peut par exemple avoir intégré très jeune qu'aller vite apparaît plus performant qu'aller lentement. Cette personne se comportera de manière pressée, aura un agenda rempli à ras-bord, ne pourra pas supporter les files d'attentes ou la lenteur et sera elle-même en sur-régime permanent. Au niveau de la mission, on observe que bon nombre de personnes sont littéralement « coupées » de leur destin, de leur(s) vraie(s) passion(s) car les croyances qu'elles ont développées (au travers de leur éducation et de leur expérience de vie) forment comme un « couvercle ». En dégageant ces croyances dites « limitantes », on permet à la personne de se connecter avec ses vraies priorités de vie, avec ce qui fait Sens pour elle. Et le temps cesse alors d'être un ennemi pour devenir un paisible « contenant » pour ses projets et ses priorités.

Le stress, symptôme premier de la crise

Actuellement, notre relation moderne au temps s'exprime surtout par le stress. On peut le représenter par un trapèze dont une base représente les exigences venant de l'extérieur (de la société, du travail, de la famille) et de l'intérieur

(nos croyances quant à la valeur du temps) et l'autre base représente les moyens réels et/ou perçus comme réels que nous possédons ou croyons posséder pour répondre à ces exigences. Le stress apparaît dès que la base qui représente les exigences devient plus grande que celle qui représente les moyens. Donc, dès qu'on a, ou qu'on a l'impression d'avoir moins de moyens que d'exigences.

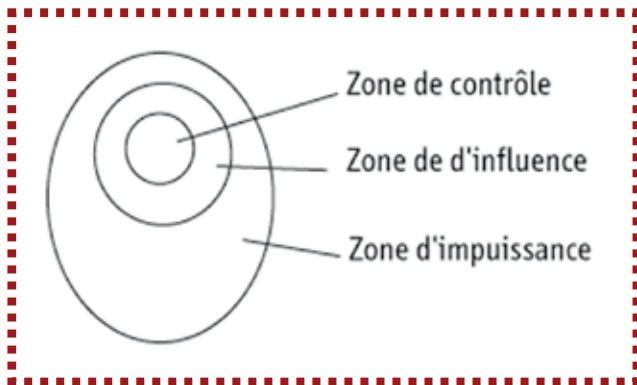
Pour sortir de ce stress et retrouver la sérénité, il faut impérativement inverser le trapèze : soit diminuer les exigences, soit augmenter les moyens, soit un peu des deux. Dans l'accompagnement que je propose, je fais du recadrage, c'est à dire que j'aide la personne à lâcher certaines de ses exigences en réalisant qu'elle n'en a pas/ plus besoin ou qu'elle en surestime les impacts. Je l'aide aussi à élargir son champ de possibles, de solutions, et de moyens. Ce faisant, même sans être encore passé à l'action dans le quotidien, le stress diminue instantanément. La personne récupère alors les ressources qu'elle avait momentanément perdues à cause de son état de stress, ou dont elle ignorait tout simplement l'existence.

Le stress de la crise écologique

La crise écologique crée un stress induit par la gravité, l'urgence, le court délai de réaction possible et la limitation des choix. Elle place chacun sous la pression d'une lourde responsabilité. C'est aussi la première fois dans l'histoire connue de l'humanité que celle-ci est dans son ensemble confrontée à quelque chose d'aussi urgent et grave et pour lequel il n'y a pas de fuite possible, sauf à changer de planète. Nous ressentons donc une forte exigence et peu de moyens. Beaucoup de personnes réagissent par le déni ou la sous-estimation systématique. Toutefois, nier ou fuir ne diminue les exigences qu'en apparence. En matière d'écologie, il convient plutôt d'ouvrir le champ des possibles pour accroître les moyens de ces personnes, et leur permettre de passer à l'action. La question qui se pose ici est celle d'un accompagnement qui élargit la base des moyens sans sous-estimer ou diminuer celle des exigences.

Extraire l'écologie de la zone d'impuissance ...

Notre perception que nos moyens sont insuffisants pour agir face à la crise écologique est symptomatique du fait que nous avons situé d'emblée cette problématique dans ce qu'on appelle la « zone d'impuissance ». Schématiquement, nous évoluons au centre de trois zones concentriques que nous dessinons autour de nous.



La première, la plus proche, est notre zone de contrôle. C'est celle sur laquelle nous estimons avoir plein pouvoir et dans laquelle nous pouvons prendre toute décision sans avoir à négocier avec quiconque d'autre que nous-même : « je range mon bureau ce matin », « je passe au pressing après le boulot », « je choisis des légumes de saison », « je prends mon vélo ». Ce ne sont pas des décisions pour autant faciles, car on se heurte à nos habitudes et à nos croyances inconscientes et conscientes. Les bonnes résolutions du genre « Demain j'arrête de fumer, etc. » se trouve en effet le plus souvent dans cette zone.

La deuxième zone est la zone d'influence. Ici, « les autres » entrent en jeu. Il faut donc investir des ressources de communication pour convaincre, négocier, faire des compromis, etc. Par exemple, comme écologiste, je diffuse des informations autour de moi pour conscientiser mes concitoyens afin qu'ils modifient aussi leurs comportements.

Enfin, la troisième zone est celle de l'impuissance. C'est la zone sur laquelle nous n'avons quasi pas d'influence. Très large, elle comprend des choses aussi variées que le temps qui passe, le fait de vieillir, la météo, mais aussi les lois sur les impôts, la pression des automobiles et du bruit en ville, le caractère de nos voisins, etc. Pour beaucoup, elle contient aussi la question écologique. Son amplitude peut varier en partie selon les aléas de la vie... et les choix que nous posons (par exemple déménager ou divorcer).

...pour augmenter sa capacité d'action

Avoir une juste vision de ces trois zones est important. Beaucoup de personnes, à cause de croyances et/ou d'expériences négatives, mais aussi du stress, surestiment la zone d'impuissance, créant du fatalisme et entraînant une inertie importante, car cela se fait au détriment des deux autres zones, qui peuvent parfois même disparaître. Un discours écologique alarmiste aura cet effet. Le sentiment de ne plus avoir le temps l'aggrave encore. Alors qu'un discours plus inclusif, qui montre les opportunités, les possibilités et les effets bénéfiques à agir, réduit cette impression. C'est ce que l'on observe ces dernières années où l'on a globalement évolué d'un discours « La fin du monde est proche, tremblez pauvres mortels » à une approche plus positive « Regardez comme notre terre est belle, mobilisons-nous pour la léguer en bon état à nos enfants.. ».

En changeant notre perception de ces trois zones par une prise de recul et un discours plus positif, on réalise que notre capacité d'action est plus importante que nous le pensions. Ce faisant, on change son regard sur son propre comportement, et on passe de la position de subir à la position d'agir. On rétablit l'équilibre de notre trapèze, mais cette fois en renforçant la base de nos moyens.

Un autre regard sur le temps – Perception des Indiens Kogis

Notre vécu du temps est subjectif, très fortement induit par notre culture. Le vécu du temps de l'homme moderne occidental, s'il tend aujourd'hui à l'universel, n'est pas pour autant unique en ce monde. D'autres perceptions et vécus du temps existent, montrant que l'homme peut construire et déconstruire cette notion. Ainsi, les Indien Kogis vivent dans une temporalité proche de la nature, un temps cyclique qui responsabilise l'homme puisqu'il permet de confronter chacun aux conséquences de ses actes. Et permet donc la préservation des conditions de vie de cette communauté.



- « Encore ». À la demande de mon interlocuteur, un mamu Kogi (Chaman) pour la quatrième fois, je reprends le bol tibétain un instant posé sur le sol, et recommence à en frotter le pourtour avec un petit morceau de bois dur, afin d'en faire vibrer la note, la résonance « intime ». Au bout de quelques secondes, la vibration est là, harmonieuse, presque envoûtante. Dans la pénombre de cette fin de journée, perdu dans les hautes vallées de la Sierra Nevada de Santa Marta, (Colombie), je distingue encore le visage de Marcello, Mamu particulièrement respecté de la communauté Kogi. Le visage serein, les yeux mi clos, il semble prendre plaisir à écouter, à vibrer à cette étrange « mélodie ».

Une rencontre hors du commun

En 1985, le géographe et alpiniste Eric Julien entreprend une expédition dans la Sierra Nevada de Santa Marta (Colombie). Suite à un œdème pulmonaire, il est recueilli et soigné par les Indiens Kogis, derniers héritiers des grandes sociétés précolombiennes du continent sud-américain. Cette société a su préserver un rapport privilégié avec la nature dont sa survie dépend entièrement.

Eric Julien s'engage alors à aider ces Hommes à racheter et leur restituer leurs terres ancestrales dont ils ont été au fil du temps dépossédés par les « petits frères » (« les civilisés »). C'est 10 ans plus tard qu'il pourra honorer cet engagement, grâce à des fonds récoltés en Europe et à la création de l'association Tchendukua - Ici et Ailleurs. Commence alors une véritable aventure humaine, à travers la rencontre d'une philosophie de vie vieille de plus de 4 000 ans. www.tchendukua.com

Depuis 25 ans que je connais les Indiens Kogis, que je rencontre leurs « mamus », dont la formation dure plus de 18 ans, entièrement dans l'obscurité, je suis de plus en plus fasciné par ces personnages énigmatiques, leur rapport au monde, leurs connaissances et leur immense humanité. À chacun de mes déplacements sur leurs territoires, lors de nos rencontres, par petites touches, ils m'emmènent sur de nouveaux chemins, questionnent mes croyances et m'ouvrent d'immenses portes sur le monde, ses réalités, ses mystères. Ce jour là, j'étais monté dans leur village avec cette proposition : leur faire écouter les vibrations produites par les bols tibétains. Je me demandais quelle allait être leur réaction à ces sons, cette symbolique opératoire venue d'une autre tradition... Après plusieurs longues minutes je reposais de nouveau le bol sur le sol, curieux d'écouter Marcello, de savoir ce que lui évoquait ce son si particulier.

- « C'est bien, c'est le même bruit que j'écoute, lorsque j'écoute le temps L... » - « Que veux-tu dire ? »
- « Quand nous devenons un, pendant les danses de la casa maria, nous entendons ce son, c'est celui du temps.. »

Je suis resté un instant perplexe face à ces affirmations. Ainsi donc, pour les Kogis, le temps serait aussi un son, une vibration, en tout cas, il y serait associé. Ce soir là, je me souviens avoir noté cette phrase, comme un mystère qui m'ouvrirait un nouveau champ de questionnement : Le temps a un « bruit », un son... Comment accèdent-ils à ce « son », qu'est ce qu'il représente et qu'est ce que le temps pour eux ?

Première chose que l'on peut partager sur le « temps », c'est que **les Kogis ne gèrent pas cette « ressource » de la même façon que nous**. Ils prennent des temps pour l'action mais préservent jalousement des temps dédiés à la réflexion collective et à ce que nous pourrions appeler la « méditation ». Introspection, maîtrise des émotions, travaille sur le lien, personnel, collectif, au territoire, sont des temps « sacrés », car liés à la vie, qui ne seront jamais sacrifiés à d'autres usages du temps. **Deuxième élément de réflexion : agriculteurs, ils vivent dans un temps cyclique, toujours recommencé**, marqué par un calendrier de vingt mois, d'une durée moyenne de 18 jours. Chaque cérémonie, rituel spécifique, comme toutes sociétés encore reliées à la nature, aux éléments dont nous dépendons, est liée aux cycles du soleil, de la pluie, des saisons, qui marquent le temps de semences, celui des récoltes ou du travail de la terre. **Un temps cyclique qui appelle la responsabilité**, puisqu'il confronte les hommes aux conséquences de leurs actes, ce qui n'est pas le cas, dans le temps linéaire, cette « flèche » du temps, qui caractérise nos sociétés modernes. Un temps cyclique, **marqué par neufs étapes, qui marque les états de conscience et le cheminement d'une vie humaine**.

De la naissance à la mort, de la terre à la terre, les Kogis considèrent que nous sommes une incarnation éphémère, à même d'accéder au stade ultime de la conscience, c'est-à-dire débarrassé de l'égo et des pulsions émotionnelles qui nous voilent l'esprit, en passant par neufs étapes, neufs niveaux de conscience, intégrés dans une spirale de temps cyclique, presque cosmique, car elle relie l'esprit à la matière. A charge pour le Mamu, d'accompagner les membres de sa communauté sur ce fragile chemin d'équilibre, ou à chaque **temps de la vie, correspond un travail spécifique et une responsabilité**. Mais il est un temps, magnifique, que savent encore privilégier les Kogis, c'est **le temps avec**. Avec l'autre, avec soi même, avec le monde. Un temps de conscience pleine, où le lien est totalement habité, puissant, si loin, de nos liens techniques et désincarnés.

« Le temps existe lorsque nous sommes liés à la notion d'ego, mais il disparaît à mesure que l'ego réalise qu'il est la pointe un peu tendue d'une perception, d'une conscience plus vaste où soi et le monde ne font qu'un ».

Daniel Odier, Maître Chan

Quant à la manière dont ils accéderaient au « bruit du temps », il est difficile d'en parler, tant nos esprits occidentaux peinent à imaginer ce que peut représenter plus de 18 ans passés dans l'obscurité, temps de formation des Mamus, les modifications de champs de conscience que cela permet, les univers de connaissances que cela ouvre et la façon dont ils peuvent s'y relier pendant certaines de leurs cérémonies. Ce qui est sûr, c'est que si l'on acceptait de dialoguer avec ces véritables « scientifiques » que sont les mamus, même si ils accèdent aux savoirs par d'autres voies, d'autres chemins que nos scientifiques, sans doute parlerait-on plus de physique quantique, de chimie du cerveau, de psychanalyse et de biologie que d'ethnologie.

Ce jour-là, dans la Sierra, alors que je remballais mon bol tibétain, je me souviens que notre conversation avait été perturbée, presque interrompue, par une colonie d'oiseaux tapageurs, venus tourner puis se poser à proximité de la hutte, où nous discussions. Leurs cris étaient devenus si forts, que j'avais suspendu mes propos, afin de regarder autour de moi ce qui pouvait susciter la colère, ou pour le moins, l'agacement des volatiles. Marcello avait sourit de ma réaction. Il m'avait expliqué que pour eux, les oiseaux sont particulièrement utiles pour illustrer, par analogie, les comportements humains et accompagner leur réflexion. Les oiseaux qui tournaient autour de nous, étaient les oiseaux du temps. Il était normal qu'ils soient venus, puisque c'était justement le sujet dont nous étions en train de parler. Son sourire malicieux m'accompagnera longtemps.

Agir pour l'environnement – mieux gérer son temps et concilier les priorités.

Un des principaux freins évoqués pour passer à l'action pour l'environnement, que ce soit pour changer ses comportements ou pour militer, est le manque de temps. Par son témoignage, Corinne Arnould, Présidente de l'association Paroles de Nature, nous explique combien passer à l'action pour une cause porteuse de sens pour soi peut être l'occasion de redéfinir dans sa vie ce qui est vital et de se donner la liberté de choisir d'autres priorités que celles imposées socialement. Mais aussi d'apprendre à concilier action pour l'environnement, vie de famille et travail. Trouver du temps pour soi devient alors « stratégique »... et vital.



Paroles de Nature

En Amérique Latine, l'association entend aider des peuples indigènes à protéger leur patrimoine culturel et naturel (achat de terres, financement de projets locaux issus des populations autochtones, fédération des communautés pour les sortir de leur isolement) et, en France, sensibilise aux enjeux d'une relation équilibrée entre l'homme et la nature. (www.parolesdenature.org)

Comment trouver du temps ?

Le jour où j'ai pris conscience de l'importance pour moi de réaliser mon projet, fonder l'association Paroles de Nature, celui-ci s'est imposé comme un projet de vie. J'ai alors accepté de jongler entre mon quotidien et mon engagement.

La question n'est pas tant de trouver du temps que de questionner l'importance d'un projet pour soi et la place qu'il va occuper dans notre vie. Ainsi, lorsque j'ai pris conscience de l'importance, pour moi, de passer à l'action, cela est devenu peu à peu une priorité vitale, une passion. Et de cette priorité est née la disponibilité... et le temps nécessaire s'est libéré

Que répondre à ceux qui estiment que les obligations quotidiennes les empêchent de passer à l'action ?

On a toujours le choix. Je reconnais que mon activisme est favorisé par mes conditions de vie, puisque je travaille à domicile avec une grande liberté dans l'organisation de ma journée. Néanmoins, je rends des comptes comme tout un chacun à mon employeur et mes deux petites filles accaparent beaucoup de mon temps. Mais c'est en me voyant agir que mes filles reçoivent quelque chose, et plus tard, cela leur donnera peut-être envie d'agir, à leur tour, pour une cause porteuse de sens pour elles. La seule question à se poser en matière de temps concerne la maîtrise du temps dont on dispose, c'est-à-dire l'organisation du quotidien. Et là, de nombreuses méthodes de management peuvent aider à s'organiser.

La politique du « tout petit peu »

J'agis un petit peu tous les jours et j'ai pour discipline de reconnaître et d'accepter chaque soir que j'ai fait le mieux possible de ce que je pouvais faire. Je remarque que l'action se crée peu à peu par l'addition de ces « tout petit peu ». Respecter ainsi ma capacité me permet d'abandonner toute culpabilité ou tout sentiment d'impuissance, qui sont autant de freins à l'action. Et le fait de faire petit à petit donne envie d'aller plus loin parce que c'est faisable. C'est un cheminement intérieur dont le credo serait « il y a urgence à agir calmement ».

Savoir s'engager selon le temps disponible

L'action militante recouvre plusieurs types d'engagements qui va de celui du porteur de projet nécessitant un travail de suivi régulier, à celui de la personne qui prête sa voiture une journée. Chacun est un rouage dans la réalisation finale de l'action. A soi de savoir choisir comment s'engager.

Les communautés amérindiennes ont bien compris cela : elles considèrent que toute la communauté, à travers tous les individus qui la composent, détient la connaissance. C'est cette somme de talents qui permet qu'un projet fonctionne. Chez nous, on observe parfois certains militants qui veulent « tout » faire. En général, vite épuisés par ce trop plein d'activités, ils s'essouffent. Ils n'ont pas pris le temps de rendre leur engagement compatible avec leur vie.

Il m'arrive parfois de m'écarter de Parole de Nature pendant quelques mois du fait des événements de la vie. Ces temps de pause, de réflexion, parfois forcés, nourrissent aussi l'action et permettent souvent au projet de prendre racine. Il faut accepter et respecter ces cycles naturels de pose. Donc sachez aussi vous arrêter...

L'utilisation qualitative du temps.

Personnellement, il m'a fallu revisiter le sens des mots « temps » et « efficacité ». A la croisée de ces deux termes, j'ai aujourd'hui envie de parler de « juste ». J'observe que si l'intention de mon engagement est juste alors le temps juste s'ouvre et des résultats justes en découlent. Ce temps est un temps bénévole, sans valeur monétaire reconnue, qui me questionne au plus profond de moi sur la raison du don de ce temps et à quoi il sert. Si j'ai envie que ce temps soit juste, je questionne la justesse en moi. C'est comme produire une nouvelle « unité de valeur », bien loin de l'argent.

Beaucoup de gens sont capables d'aller ainsi au fond d'eux-mêmes, même si peu auront véritablement la force ou se donneront la liberté de mettre en priorité dans leur vie ce qui est leur est vital. J'ai eu la chance de vivre avec les communautés amérindiennes qui m'ont permis de reprendre contact avec le présent, cette capacité à se laisser traverser par la puissance de la vie, avec l'essentiel donc, et avec le temps, non pas dans sa quantité mais dans sa qualité.

Résister au temps imposé par l'extérieur

Paroles de Nature aide le peuple Kichwa de Sarayaku (en équateur) à lutter contre l'agression de compagnies pétrolières. A leur contact, j'ai appris à revisiter notre notion occidentale du temps sous pression. Pour cela, il est nécessaire de s'affranchir du temps imposé par l'extérieur, et de s'inventer sa propre temporalité, son propre rythme. Ceux qui menacent la survie de Sarayaku et de la forêt veulent les pressuriser, les épuiser, les pousser à l'erreur qui désolidariserait le village et donc leur résistance hors du commun. Les enjeux sont énormes, et il en va de leur vie. Face à cela, au lieu de se précipiter, de se laisser gagner par la peur, les indiens ont pris le temps, en marge d'une action réelle et quotidienne (arrêt physique des compagnies, action juridique, projet de structuration politique et social), de se poser.

Pendant presque 10 ans (!), les anciens ont « réfléchi » et laissé surgir en eux un moyen pour préserver leur avenir. Analysant que, malgré le péril présent bien réel, les plus grandes menaces sont à venir, ils ont décidé de bâtir un projet qui ne sera réellement visible que dans 20 ans : semer aujourd'hui les graines, sur plus de 200 km, d'une frontière d'arbres à fleurs qui seront visibles du ciel pour délimiter symboliquement leur territoire de vie des dangers extérieurs. Ils en appellent ainsi à une chose essentielle : seule une solidarité planétaire peut nous permettre d'avancer sur un chemin pérenne ; seule l'association de chacune de nos « parcelles de temps » nous permettra de résister et de générer un avenir durable.

Cette réponse du peuple Kichwa m'interpelle, moi qui vis dans une société du « tout, tout de suite ». Agir est donc aussi une école de patience et de persévérance. C'est pourquoi, tous les projets que Paroles de Nature entreprend naissent avec une vision « long terme » et notre action consiste à prendre le chemin de cette vision. Une posture beaucoup plus satisfaisante.

« Écrire, c'est inspirer autrui, le pousser vers sa ressemblance,
vers sa préférence »

Jean Cayrol - Extrait d'Écrire

Les contributeurs de la Lettre

Pilote et auteure principal (passionnée) : Séverine Millet
(CV sur www.nature-humaine.fr).

Correctrice et relectrice (attentive) : Anne Versailles
(Comité de lecture de la Lettre).

Relectrice et chasseuse de photo : Lara Joubert,
en stage de Master auprès de Nature Humaine.

Interviewés (merci pour leur temps et leurs propos passionnants) : Nicole Aubert, sociologue et psychologue ; Bruno Villalba, maître de conférence en sciences politiques ; Luc Semal, doctorant en sciences politiques ; Philippe Blanchard, chercheur universitaire en sciences sociales et sciences politiques ; Gauthier Chapelle, Docteur en biologie ; Daniel Odier, Maître Chan ; Patrick Viveret, philosophe et anthropologue. (Leurs interviews intégrales sont sur notre site Internet) ; Corinne Arnould, Présidente de Parole de Nature ; Eric Julien, vice-président de Tchendukua ; Anne-Françoise Gailly, consultante et coach.

Mise en page et graphisme (Sublime, merci !) : l'agence de communication Sidièse - Johann Thevot (chef de projet), Dominique Brugheail (directeur artistique), Hugo Bosse (chef de publicité), Juliette Chansard (chef de studio), Bénédicte Spanu (supervision), Gildas Bonnel (super-supervision).

Crédit photos : site internet de vente en ligne Fotolia.

Comité éditorial (débordé mais soutenant) :
liste sur le site de Nature Humaine.

Abonnement

La Lettre est gratuite. Il est possible de s'abonner et de se désabonner sur le site de Nature Humaine.
www.nature-humaine.fr/abonnement.

Soutient de Nature Humaine

L'association finance cette Lettre par les dons de ses membres et les subventions. Il est possible de soutenir l'association, et même d'en devenir membre, en se rendant sur son site Internet :
<http://www.nature-humaine.fr/membresetbenevoles>.



NATURE HUMAINE
40 Passage du Désir, 75010 Paris
www.nature-humaine.fr
contact@nature-humaine.fr

Cette Lettre est soutenue par l'ADEME, la Fondation Nicolas Hulot et le cabinet de conseil Des Enjeux et Des Hommes.

